

*« L'éternité c'est long
quand on marche sans cœur. »*

Damien Saez

QUAND L'AUTOMNE AVAIT TUE MA VIE

LES MEANDRES DE L'INDECISION	8
LA TORPEUR DES VIRAGES	15
LE NAUFRAGE DU FANTÔME	23
L'ASPHYXIE DE LA PERFECTION	31
LA CUIRASSE DU CHEVALIER	45
LA LAIDEUR DE LA BRUME	55
LE MUR DE LA TORTURE	61
L'IVRESSE DES VIOLONS	69
L'HYPOCRISIE DE LA STATUE	87

QUAND L'HIVER ALLAIT TOUT CHANGER

LA CHALEUR DES FEES	100
LA LUEUR DES ANGES	117
LE BRUIT DES AVIONS	127
LE MASQUE DE LA FOULE	141
LES LARMES DE LA TEMPÊTE	157
LA CARESSE DE LA NEIGE	165
LE SILENCE DE LA STATUE	171
LES BATEAUX DE LA MELANCOLIE	183
LA VILLE DES FEES	187
LE PONT DES ANGES	199
LA RIVE DE LA PEUR	209
LA COLERE DE LA STATUE	213
LE GIVRE DES ECCHYMOSES	221



QUAND LE PRINTEMPS M'A DEBARRASSE DU RHINOCEROS

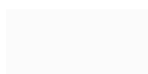
LA BRULURE DES SECRETS	233
LA COULEUR DES ALCÔVES	237
LES VOLEURS DE TEMPS	247
L'ŒIL DES ETOILES	257
LE VOLCAN DE SANG	267
LA SPLENDEUR DU DESERT	271
LA MUSIQUE DE LA CHUTE	281
L'INCANDESCENCE DU PHENIX	289
LA LIBERTE DE LA STATUE	297
LA MELODIE DU VENT	303
LA CLE DE L'ETERNITE	311

MAINTENANT QUE J'EMBRASSE L'ETE

LA CLARTÉ DES SANGLOTS	321
L'ÉTREINTE DE LA LUMIÈRE	325
LA RENAISSANCE DU SOLEIL	327



QUAND L'AUTOMNE AVAIT TUÉ MA VIE



LES MEANDRES DE L'INDECISION

J'ai toujours adoré le moment où je m'endors. Perdre le contrôle, me laisser aller. Enfin. Sentir mon esprit s'évanouir. Mon corps comme seul maître. Je suis vivant lorsque je m'endors. Enfin libre, plus libre que les rois magnifiques. Depuis toujours, je suis moi-même quand le sommeil m'enlace. J'arrête de jouer. Lorsque le rhinocéros s'enfuit au plus près des étoiles, lorsqu'enfin une émotion pourrait me submerger, je m'endors. Malheureusement, irrémédiablement.

« C'est quoi qui est le mieux ? » J'ai porté comme ma croix, durant trente années, cette question à la grammaire discutable. La pire de toutes les tortures. Déjà enfant, face aux décisions, impossible de faire parler mes sentiments. Chaque soir, juste avant de dormir, j'espérais que les émotions viennent se glisser en moi. Juste une fois. Pour me sortir de ma vie, que seul mon esprit dirigeait, tel un chevalier étouffé sous le poids de son armure. Gagner du temps, laisser les autres décider. Une tête comme une épée pour faire le bon choix, le plus rationnel. Opter pour la moins mauvaise solution, celle qui ne me ferait pas de mal, qui ne me tuerait pas. Je ne savais pas choisir. Un cœur en berne. Une

indécision chronique. Une maladie qui me rongait et que seul le moment où je m'endormais aurait pu me faire oublier un bref instant. Une maladie qui me faisait passer à côté de ma vie, à côté des choses belles, dures, douces, simples. Une de celles qui maquille l'existence d'une grise incohérence. Cette maladie, je l'ai vaincue. C'était il y a un an.

Dans quelques instants, je m'endormirai à côté de la femme que j'aime. J'ai réussi à choisir, à me laisser envahir par l'émotion. Il y a un peu plus d'une année, j'ai pris la décision la plus difficile qu'il m'ait été donné de prendre. Un de ces choix qui arrache le cœur et embrume la raison. Un de ces dilemmes qui nous tue, mais nous rend plus fort. La raison qui détruit le bout de chemin que le cœur aura mis plusieurs nuits blanches à construire. Les choix nous figent au pied d'un mur si grand. Interrogations, angoisse, euphorie, désillusion, soulagement. Et le bonheur lorsqu'enfin les sentiments se réveillent. La raison ou le cœur. La mort ou la vie. Un combat pour l'éternité.

Les questions et l'indécision me harcelaient depuis ma plus tendre enfance. La peur accompagnait chacun de mes pas. Dans ma tête, une illusion : ne pas choisir pour croire que tout resterait possible. Frustration sordide, croyance immature que le renoncement n'appartenait qu'aux autres. J'amusais mes parents en me roulant

dans les hésitations plutôt que dans les bacs à sable. Chaque décision prenait une ampleur si grande qu'elle me noyait, me tuait à petit feu. Elles ne m'inspiraient que tristesse et angoisse. Je nourrissais l'espoir de jours meilleurs où les choix n'existeraient pas. Alors je me suis enfui dans un monde écrit d'avance, comme au cinéma. Un monde fait de scénarios immuables. Des scénarios auxquels se raccrocher, comme on se retient aux branches d'un arbre juste avant de frapper le sol. Des scénarios qui vous imposent les chemins à prendre, qui font de vous des robots rouillés. Des scénarios comme ceux des acteurs. Mais les acteurs, eux, existent lorsque la caméra s'éteint. Mon clap, lui, ne coupait jamais le film de ma vie.

Et puis, un jour, je ne me suis plus amusé. J'en ai eu assez de la laideur noire de la vie quand on ne la vit pas. Alors j'ai voulu choisir, à mon tour. Je le voulais tellement. Ressentir le goût du risque, la confiance qui anime les mortels au moment de se jeter dans le vide. Enfin. Je désirais ardemment connaître ce frisson. Le frisson qui nous embrasse, comme la nuit, juste avant de dormir. Un frisson fort comme le vent. Un frisson qui tue le rhinocéros. Je l'ai aimée, elle, que je regarde dormir, là, blottie dans mes bras. J'ai ainsi renoncé à êtreindre un autre corps. Choisir, c'est renoncer. Je refusais de renoncer. Renoncer, c'est assumer de jeter, de dédaigner, de détruire. J'avais peur, alors je donnais aux autres les clés de ma vie. Je leur jetais la responsabilité en pleine figure. Ça a duré près de trente ans,

jusqu'à ce que ma vie s'en trouve bouleversée. C'était au printemps 2012. Non, ça a déjà commencé à l'été 2011.

*

Je m'étais habitué à mes hésitations comme à mon prénom, Paul, dont mes parents m'ont affublé en hommage à McCartney. J'ai longtemps pensé que c'était à cause de Verlaine ou de l'apôtre, mais la religion de mes parents, c'était les *Beatles*. Alors j'ai écouté les artistes de Liverpool. Et puis j'ai lu. Verlaine et les autres poètes. Retrouver dans les livres le fantasme des décisions que je ne savais pas prendre. Dans les livres, les personnages choisissent alors que moi, je ne savais que me cacher. Je restais transparent, inhumain, mais accepté. Et acceptable. Avant chaque décision, mon cerveau turbinaient tel une armée aux abords du champ de bataille. Un champ noir, comme les canons, comme le charbon, comme le sang de la mort. Voilà à quoi se résumait ma vie. Un trentenaire célibataire, un professeur de français au physique normal et à la vie normale, mais un trentenaire malade. Un trentenaire qui, stratagème après stratagème, parade après parade, errance après errance, boitait dans sa vie, le cœur vide. Son esprit pour seul bagage. Un trentenaire malade qui essayait de guérir. Un trentenaire malade qui s'est retrouvé propulsé dans les abîmes, là où les poissons n'ont plus

d'yeux, parce que les yeux ne servent plus à rien dans le noir du plus profond de la terre.

La vie de robot, c'était avant. Maintenant, je n'ai plus peur. J'ai vaincu l'angoisse sur les étoiles brillantes des nuits passées à rêver ensemble. Je parle à l'imparfait de cette vie noircie par l'indécision. Je sais enfin décider. Je parle au futur de l'amour et de cette femme allongée à mes côtés. Depuis un peu plus d'une année, j'ai changé. Le temps des robots, c'était une époque triste et sombre où je mourais de renoncer. Une période enfumée, prise en otage par les symptômes si mornes de mon indécision. Aujourd'hui, je cours vers l'avenir. Je me soigne au bonheur, je me soigne avec le cœur. C'est étrange de se soigner avec le cœur alors que tellement de gens soignent leur cœur. Demain, j'arpenterai à nouveau les rues de la ville dans laquelle j'ai terrassé le rhinocéros, il y a un an. Je fixais ses yeux, comme le toréador défie le taureau. Nous avons lutté, longtemps. Les coups ont volé, nous avons saigné. J'ai pris le dessus et j'ai fini par le tuer. Alors j'ai pu admirer sa tombe, soulagé. C'est à ce moment-là que j'ai su que c'était elle, la femme de ma vie. Aujourd'hui, je ris, je chante sous les rayons du soleil. Je repense souvent à cet instant où mon cœur a crié après des décennies de silence forcé. Enfin.

Je la regarde dormir. Elle est belle. Nous nous aimons. Nous nous embrassons, souvent, comme j'embrasse la vie depuis une année. Je me sens libre. Plus libre que les rois magnifiques. Demain, nous nous envolerons revoir l'endroit où j'ai terrassé le rhinocéros. Nous reviendrons sur les lieux du crime, un crime si beau, un crime si chaud, un crime si vivant. Je sortirai alors la petite boîte que je viens de cacher dans la poche de ma valise, celle réservée aux objets de valeur. Nous serons le 6 juillet 2013. Chaque période de l'année que nous vivrons désormais nous replongera à la même période de l'année précédente. Les souvenirs comme chaque brique de ce mur trop haut qui a enfin cédé, pour laisser passer la lumière. Nous baigner de soleil. Des souvenirs à découvrir, à ranger dans un endroit où rien ne pourra plus jamais les maltraiter. J'aime lorsque les années se tiennent par la main et se racontent leurs souvenirs. C'est souvent lorsque je m'endors. J'adore sentir mon corps lorsque le sommeil m'enlace.

LA TORPEUR DES VIRAGES

Juin 2011, la chaleur de l'été n'est encore qu'une illusion à Fribourg. Assis sur une terrasse de la rue de Romont, je regarde passer les gens. L'année scolaire vient de se terminer. Devant moi, près de deux mois de vacances. Deux mois privés de la routine qui me sauve. L'habitude me dispense de penser, de me morfondre, de ressasser. Je vais lutter contre la déprime en me plongeant dans le travail. Je remplirai mon existence de labeur et ainsi seulement je n'aurai pas besoin de l'affronter. Je tournerai en rond, souvent. Deux mois à ignorer le soleil et le bonheur, pour ne pas voir en face que mon âme est grise. Je porte mon verre à ma bouche. Les glaçons tintent. Les passants sourient au soleil encore timide. J'aimerais être comme eux et arrêter de traîner le fardeau de ma tristesse. Je n'étais pas comme ça, je crois. Je le suis devenu. Mon indécision, mes peurs ont toujours existé. Mais le masque déprimé, triste et rêche, non. Il est récent. C'est depuis Emma, peut-être. Ou après. Je ne sais plus.

J'allonge mes jambes sous la table pour me détendre. Ma troisième année de travail s'achève et je constate que je prends mes marques dans le collège où j'enseigne. Je me sens à l'aise avec les élèves ; certains animés par l'ambition de grandes carrières